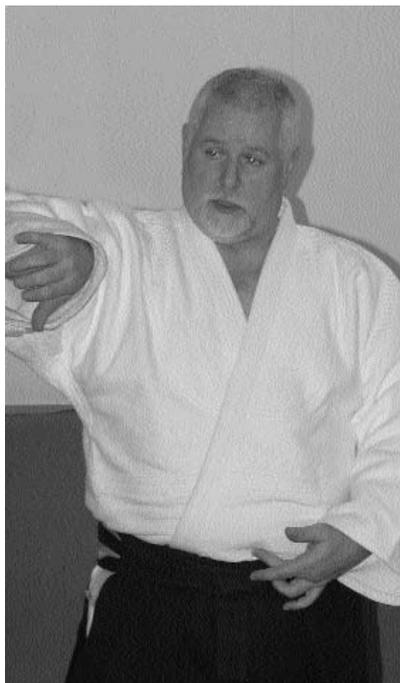


Le point de vue d'André Cognard

Une conversation téléphonique avec Horst au cours de laquelle il m'a convaincu de réfléchir sur le problème des querelles internes à l'aïkido est à l'origine de cet article. C'est un sujet délicat, qui n'épargne personne. Même si je me dois d'avoir une position critique par rapport à l'histoire de l'aïkido, cela ne m'interdit pas d'exprimer en préambule du respect pour le fondateur, Ueshiba Morihei, pour sa descendance et pour les élèves historiques. En effet, je veux tenter de faire émerger quelques contradictions parce que je pense que la vérité est préférable à tout, mais je comprends à quelles contraintes contradictoires tous ces pionniers de l'aïkido ont pu être soumis.

Aussi loin que je me souviens, des guerres intestines ont toujours été présentes dans l'aïkido. J'ai commencé ma pratique à la préadolescence dans l'ancienne Association Culturelle Française d'Aïkido, dirigée alors par Maître Tamura, et déjà, on nous enseignait de manière ouverte que le groupe d'André Nocquet, partie intégrante à cette époque de la FFJDA, et donc seul groupe officiel, était l'ennemi. Seul l'ACFA était légitime et elle tirait cette légitimité de son appartenance à l'ACEA (Association Culturelle Européenne d'Aïkido) seul représentant du Tokyo Hombu en Europe. J'étais un élève de Joannes Blachon du Portail Rouge, et grâce à lui, qui invitait des experts dans son dojo, j'avais eu la chance de rencontrer tout de suite maître Tamura et maître Noro. Mon admiration pour eux deux était grande. Je me souviens d'une promenade à pied avec Tamura Sensei, dans la colline derrière le dojo du Portail Rouge. Du haut de mes quatorze ans, j'avais l'impression de marcher avec une légende vivante et d'être, grâce à lui, admis dans l'histoire de l'aïkido. Je me souviens d'une après-midi de fin de stage où Noro Sensei avait montré des séries de koshi nage. J'étais émerveillé par sa prestance, son élégance et son humour.

Mon désenchantement fut grand quand j'appris que pratiquer avec l'un excluait de pratiquer avec l'autre. Pour moi, ils étaient les fils de Ueshiba Morihei et ils représentaient



ensemble un idéal de l'aïkido. Les querelles qui existaient déjà me semblaient incompréhensibles. Ma fréquentation passagère du groupe lyonnais des élèves, ou supposés tels, de Tamura Sensei finit par m'ôter le peu d'illusion qui me restait. J'y appris en substance, et sans caricaturer, que le groupe Nocquet était l'incarnation du mal, que le seul fils spirituel de Ueshiba Morihei était Tamura Sensei et que tous les autres étaient des imposteurs, que les aikidoka étaient des êtres supérieurs constituant une élite physique et intellectuelle dont la caractéristique principale était le mépris de tout autre art martial. Pour moi qui aimait le karaté et le judo, qui m'était enthousiasmé pour l'aïkido de Noro Sensei, qui rêvait d'un aikido capable de refaire le monde (la force sans la violence, imaginez un peu !), la situation était délicate. Je passe sur le racisme anti-stéphanois (stéphanois, habitant de Saint-Etienne) des lyonnais qui faisait que nous étions toujours malvenus dans les stages se déroulant à la Doua (Université des Sciences de Lyon) et les portes de l'aïkido de Tamura Sensei nous furent rapidement fermées pour ne pas dire interdites. Merci messieurs dont je tairai les

noms, car vous nous avez forcés à chercher ailleurs. Je rencontrais Maître Tada au lac de Garde : coup de foudre, immense admiration pour cet homme droit (ce fut aussi l'occasion de ma première rencontre avec Paolo Salvadego qui pratiquait dans son groupe en Italie, et j'étais alors bien loin de me douter du chemin que nous allions faire ensemble plus tard), je rencontrais Hiroo Mochizuki à Chalon-sur-Saône et y appris que l'aïkido était une pratique plus ouverte et plus martiale que je ne l'avais jusqu'alors éprouvée. L'utilisation des kaeshi était nouvelle pour moi, et son sutemi en contre de kote gaeshi est resté gravé dans ma mémoire corporelle. Puis je pris fréquemment la route de Paris avec Daniel Volle, sa femme Lillette et quelques amis de Aka Mon. Nous fréquentions les stages donnés en commun par Noro Sensei et Asai Sensei, autre rencontre formidable au sens étymologique. Ses irimi qui nous faisaient courir à genou pendant des kilomètres, ses nikkyo qui nous brisaient les poignets et les cours de canne (c'était la terminologie employée pour désigner le jo par Noro Sensei) où l'on répétait inlassablement un enchaînement que je reconnâtrai et corrigerais ensuite dans le cours de Kobayashi Sensei. J'y découvris grâce à Asai Sensei que la chute était un des points essentiels pour progresser en aikido (même si encore une fois, rencontrant Kobayashi Sensei, je compris que nous n'avions jamais chuté vraiment jusque là, que la plupart des aikidoka, ne m'en veuillez pas de ma franchise, ne savent pas chuter, pire, répugnent à la chute car ils en ignorent le vrai sens). J'ai aussi le merveilleux souvenir d'une matinée où mon corps épuisé s'était réveillé et enthousiasmé pour le tori fune cogi undo conduit par Asai Sensei. Sa puissance, son rythme et sa bonne humeur avait balayé la fatigue et remis de l'entrain dans chacun de nous. Que tous ces moments puissent constituer d'excellents souvenirs n'aurait tenu qu'à une seule chose : que ces hommes se tolèrent entre eux, que cette rivalité féroce insufflée depuis le Japon soit reléguée au second plan et que l'harmonie de l'aïkido ne soit pas seulement un argument publicitaire. D'harmonie, il n'y en avait pas et les discours officiels et les actes ne se

correspondaient en rien. Je parle ici à ceux qui m'ont reproché d'être indépendant, qui m'ont accusé parfois d'être à la tête d'une secte, vous m'avez poussé dehors par votre intolérance, mais plus encore par votre manque de cohérence. J'ai voulu voir maître Nocquet, on en disait tant de mal dans les groupes aikikai que j'avais fini par penser qu'il était peut être différent. Là aussi, je fus déçu et si je dois à quelqu'un d'être devenu l'élève de Kobayashi Sensei, c'est à vous tous. Je vous dis donc merci, je ne vous en tiens pas rigueur et j'espère seulement qu'un jour les moins drastiques seront capables de ne pas balayer d'une moue méprisante les vingt cinq années que j'ai passées à pratiquer avec celui qui fut vraiment mon maître, car pendant vingt cinq ans sur les tatami avec lui, j'ai bien du faire quelque chose quand même.

Les paroles qui détruisent, les attitudes qui cassent des rêves d'enfant, les positions idéologiques intégristes ne devraient pas avoir cours en aikido. Nous sommes tous l'élève du plus grand maître, du seul et de l'unique tant que nous sommes immatures. Nous ne pouvons pas comprendre la relation que les autres vivent entre eux tant que nous sommes seuls au monde pour ne pas dire le centre du monde. Nous ne pouvons pas tolérer d'autre manière de faire que la notre tant que nous sommes dans la toute puissance. Les autres sont forcément des suppôts de Satan, d'infâmes gourous tant que nous ne sommes pas sûrs de notre propre pratique, tant que la question identitaire nous tenaille la conscience. To be or not to be ! Notre maître est forcément Dieu le père quand nous sommes et restons des enfants éternels.

Et puis, l'aikido est rongé par une pathologie du lien dont les origines se trouvent peut-être dans l'histoire du Japon. En tout cas des impasses ont été faites dans cette histoire, qui constituent des fantômes complémentaires à ceux qui hantent l'aikido, je choisis à dessein la terminologie de « fantôme » qui est à la fois celle utilisée par la psychologie transgénérationnelle et par la médecine traditionnelle de l'Extrême-Orient. Tant que les liens verticaux, ceux qui unissent les générations entre elles, ne sont pas correctement assumés, c'est-à-dire tant que l'expression des loyautés conscientes mais aussi invisibles n'est pas possible, nulle paix ne peut exister entre les collatéraux, les membres d'une même génération. Et Dieu sait qu'il y a dans l'aikido une problématique intergénérationnelle liée en particulier à la transmission qui n'est pas prête d'être résolue. La psychologie systémique nous enseigne que toute obligation de loyauté inconsciente qui n'est pas assumée est une source

de souffrance qui engendre des conflits qui peuvent aller jusqu'à la destruction du système.

Alors, mes amis aikidoka de tout bord ne peuvent que se combattre et comme je dois balayer devant ma porte en premier, il m'appartient de dire que cela vaut aussi pour la descendance de Kobayashi Hirokazu. Une des quatre lois fondamentales qui assurent la pérennité d'une société est celle de la différence des générations. Cette loi est extrêmement importante parce qu'elle est la garantie du passage du temps, il y a eu Ueshiba Morihei Jidai et après il faudrait qu'il y est le ??? Jidai. Bien que le temps de Ueshiba Morihei soit révolu, bien que l'aikido prône le respect des générations passées, l'on vit encore comme si Ueshiba Morihei Jidai était éternel.

En ce sens, l'aikido copie tant bien que mal le système dynastique japonais. Celui-ci prétend à une succession parfaite des Tenno depuis la fondation du Japon par Jimmu Tenno jusqu'à Aki Hito. En réalité, il y a, dans l'histoire de cette dynastie, quelques accidents qui sont masqués par l'histoire officielle. Mais ce qui importe, c'est que le sentiment de cohésion que cette dynastie insuffle dans le Japon est bien réel et cela tient au fait que même quand l'on doit réécrire l'histoire, comme ce fut le cas pour Hiro Hito, il ne vient à l'esprit de personne, en tout cas au Japon, de contester la légitimité du successeur. C'est-à-dire que, même quand elles sont un peu arbitraires, les transmissions d'une génération à l'autre ont bien lieu et nul, au Japon, ne pourrait confondre Meiji Jidai, Taisho Jidai, Showa Jidai. Cela va même plus loin puisque, bien que Showa signifie la grande harmonie, ce fut la période des guerres les plus iniques, les plus sombres. Mais à l'issue de la deuxième guerre mondiale on réussit à recréer l'image de Hiro Hito pour la faire correspondre à l'idée de Showa, faisant ainsi prévaloir la force de la parole sur la réalité historique.

Cette manière de blanchir les auteurs des violences les plus atroces commises lors des invasions de toute l'Asie par l'armée japonaise fut imitée par presque tous les arts martiaux qui devinrent, d'une manière il faut bien le dire assez opportuniste, des arts de paix. C'est une façon indirecte de réfuter la défaite que de dire que toute guerre ne devrait pas avoir eu lieu. Entre l'avant-guerre et l'après-guerre, l'articulation d'une génération à l'autre ne peut pas se faire d'une manière normale. La transmission d'une génération à l'autre se caractérise principalement par le legs de valeurs et les valeurs qui

motivaient les budoka avant-guerre ne pouvaient plus être dites après. J'ouvre une parenthèse pour dire que ceci explique peut-être le succès que les arts martiaux japonais rencontrent en Occident où on n'a pas besoin de tenir secrètes les positions idéologiques d'avant la guerre.

Dans l'histoire de l'aikido, de nombreuses contradictions restent inexplicables et le foisonnement de biographies de O Sensei, biographies prétendument scientifiques dont le caractère arbitraire, pour ne pas dire fantaisiste, n'échappera pas à tout lecteur attentif, ne peut qu'y ajouter de la confusion. La mystification dont le personnage de Ueshiba Morihei fait l'objet ne sert qu'à masquer une réalité qu'aucun des mystiques de l'aikido actuel ne veut affronter. Je ne suis pas historien, je ne réécrirai donc pas une énième histoire de l'aikido, mais je veux mettre en évidence quelques contradictions dont le lecteur sera, in fine, seul juge.

Pour cela, il faut d'abord être conscient de ce que les arts martiaux sont les émanations de la féodalité japonaise. Celle-ci se caractérise par le fait que la noblesse japonaise, qui représente moins de 2 % de la population, est une noblesse exclusivement guerrière. Le shogunat est la confiscation du pouvoir impérial par les guerriers. C'est exactement ce que firent les Tokugawa qui se sont approprié le pouvoir impérial et le pouvoir politique pendant 265 ans, c'est-à-dire jusqu'à la quasi fin du 19^{ème} siècle. La restauration n'a pas modifié réellement cette situation puisque le rôle tenu par les militaires au début du siècle et jusqu'à la seconde guerre mondiale est du même ordre. C'est précisément l'argument utilisé pour blanchir Hiro Hito de toute responsabilité par rapport aux exactions commises par les armées japonaises au cours des guerres de conquête de la deuxième guerre mondiale : l'Empereur n'avait pas le pouvoir de décision et ce sont les militaires qui sont responsables de tout. Cette affirmation ne tient absolument pas devant un examen sérieux des documents et des faits de l'époque, mais c'est ce que l'on a voulu croire.

Ainsi, les arts martiaux s'enracinent dans une histoire récente qui suit celle du Japon et portent, à cause de ce secret de Polichinelle, une lourde responsabilité qui les a obligés, l'aikido en tête, à un véritable autodafé. Il en résulte que les arts martiaux japonais n'ont pas le caractère obsolète que pourrait avoir chez nous le maniement d'une épée dans une armure du Moyen Age. Ils n'ont pas ce caractère frustré et

anachronique. Ils sont au contraire raffinés, complexes et actuels. Ils sont marqués par ce rôle qu'ont tenu les militaires dans les épopées sanglantes du 20^{ème} siècle, les chefs de guerre étant bien souvent issus de familles détentrices des pratiques martiales traditionnelles, les références à la Bushido étant évidentes. La thématique du Japon, pays des Dieux, du peuple japonais, peuple supérieur, s'enracine certes dans le shintoïsme mais qu'aurait-elle été sans le soutien de la classe guerrière. L'Empereur du Japon est un dieu, d'où il résulte que toute guerre, toute violence, est légitime puisque tout ce qui conteste cette réalité divine ne peut être que d'origine inférieure. Je ne manquerai pas de souligner de manière insidieuse le parallèle entre cette thématique et celle du fils spirituel que j'évoquai plus haut à propos de l'aïkido et qui conduit à penser : « mon maître est le fils spirituel, le seul, et toute contestation, de ce fait, est intolérable et justifie toute agression ».

Un autre parallèle est ici inévitable, c'est celui qui concerne l'engagement de Ueshiba Morihei auprès de Deguchi. On nous présente généralement l'épopée en Mandchourie comme la tentative de créer un royaume de paix. En réalité, il s'agit d'une agression délibérée et d'une mise en esclavage de la population mandchoue par une véritable armée au nom de la supériorité de la race japonaise. Deguchi, qui était le véritable maître à penser de Ueshiba Morihei, était non seulement un dangereux mythomane mais un idéologue fasciste de premier ordre. Il n'est qu'à lire *O fude saki* pour s'en rendre compte. Et, si j'en crois les dires de Kobayashi Sensei, Ueshiba Morihei est resté fidèle à Omotokyo jusqu'à la fin de sa vie, même si cette relation s'est faite très discrète après la guerre. Kobayashi Sensei m'a rapporté l'avoir accompagné au temple à Ayabe pour faire des offrandes. Il y aurait donc là une vraie filiation tenue secrète ou presque. Cette relation avec Deguchi s'inscrivait dans une logique personnelle puisque O Sensei s'était engagé volontairement comme fantassin dans les armées conquérantes du Japon et ce sur quoi les diverses biographies semblent d'accord, c'est qu'il fut particulièrement efficace dans le maniement des armes lors des différents combats auxquels il prit part. Cela signifie bien que l'idéologie du Grand Japon et du peuple supérieur ne lui était pas étrangère. En même temps cela signifie aussi sa loyauté par rapport à son pays, comme le maintien du lien avec Omotokyo exprime aussi sa loyauté et la capacité qu'il a eu d'assumer des contradictions importantes pour la préserver.

A ce propos, j'ouvre une parenthèse pour dire

que Gianpietro Savignago se trompe quand il dit dans une interview pour *Aikidojournal* que Kobayashi Sensei suivait la voie d'Omoto. Il éprouvait une haine farouche pour cette secte qui était selon lui la cause des principales erreurs de O Sensei. Il détestait tout ce qui était religieux et avait un rapport simple, très prosaïque avec le shintoïsme : plus il y a de divinité et mieux c'est pour les hommes. Le kami est partout, c'est la nature de toute chose et il est inutile de lui faire des salamalecs. Les hommes sont responsables de leurs destins.

Mais en ce qui concerne les rapports étroits entre Omotokyo et l'aïkido, le rétablissement d'un système dynastique familial dans l'aïkido, les fils succèdent au père comme doshu, est conforme à un des thèmes favoris de la secte. Deguchi dans son *O fude saki* dit en substance que l'empereur du Japon est un mou et qu'il se propose de le remplacer pour rétablir l'ordre divin. Il chevauche symboliquement un cheval blanc, c'est un droit réservé exclusivement au Tenno, pour le signifier et c'est sa nièce qui lui succédera à la tête d'Omotokyo. En tout cas, le principe de la dynastie impériale s'applique aujourd'hui à l'aïkido et, à entendre ceux à qui cette situation convient, ce sont ceux qui veulent en déroger qui sont sectaires. Messieurs les gouvernants en poste à la jeunesse et aux sports, attention au problème des libertés fondamentales. Pour l'instant, c'est vous qui hébergez la secte et qui faites régner l'ordre impérial.

Donc, immense influence de Deguchi démentie ensuite et donc pathologie du lien. Mais revenons encore une fois à l'histoire du Japon et à la capacité de refaire a posteriori les récits pour faire prévaloir les idéaux sur les faits.

De par son insularité, le Japon n'a pour ainsi dire pas d'ennemi extérieur contre lequel se fédérer et l'unification tardive du pays s'est faite sur des principes qui magnifient la loyauté (il n'y a qu'à se référer à l'épopée emblématique des 47 ronin). De nombreux faits historiques démontrent que bien peu y croit dans le monde guerrier du Japon unifié. Les shogun Tokugawa obligent les Daimyo à envoyer un fils, un frère à leur cour qui est un véritable otage destiné à museler toute velléité de rébellion. Ils interdisent aux samurai l'utilisation d'armées de paysans dont ils ne se privent pas, celle des armes à feu dont ils équipent leurs troupes. Ils obligent les seigneurs à une visite régulière à la cour, qui selon le rang de ceux-ci, impose un rituel de déplacement très lourd, pouvant durer plusieurs mois à l'aller et au retour et qui font que les châteaux de ceux-ci sont

fréquemment vides de leurs maîtres et gardés par les femmes. En outre, l'apparence de la loyauté est poussée à l'extrême. Le vassal doit se faire seppuku si son maître lui en donne l'ordre. On peut payer de sa vie tout manquement à cette règle de soumission absolue.

Certains ne manquent pas de s'extasier devant cette organisation supérieure mais ils sont aveuglés par le miroir de leur propre désir de domination ou de soumission absolue, celui-là même qui caractérise l'immaturité créée par le sentiment de toute puissance, c'est-à-dire un état de conscience proche de celui du nourrisson. La réalité est tout autre, et les exemples de changement d'alliance au cours des batailles sont légions. On se range facilement du côté du vainqueur en cours de combat, on vend les siens, on trahit, à la guerre comme à la guerre, et la glorification du samurai comme soldat idéal est une imposture exotique.

Dans son interview publiée dans le dernier numéro d'*aikidojournal*, mon cher ami Gianpietro Savignago dit en substance : « je m'explique les discordances que je percevais dans le discours qui m'était tenu par Kobayashi Hirokazu Sensei et celui qu'il tenait à André Cognard par le fait qu'un principe voudrait que l'on ne sème pas tout au même endroit. Je divise pour être sûr que l'un survivra. » Voilà bien un principe qui résulte de cette atmosphère de méfiance propre au système guerrier japonais. On doit toujours se préparer à une trahison. Alors le vieil adage « divisons pour régner » reprend ses droits. Mais, me direz-vous, de la part d'un éveillé comme Kobayashi Sensei, de la part d'un homme moderne, progressiste comme lui, cela peut paraître étonnant. Et qu'un homme loyal et bon comme Gianpietro Savignago puisse le penser est encore plus étonnant. Ce qui prouve que ces vieilles idées ont la peau dure.

J'ai un autre point de vue à ce propos, ces divergences s'expliquent avant tout par le fait que nous n'avons pas Gianpietro et moi la même culture, et que nous n'avons pas les mêmes attentes auprès de Kobayashi Sensei. En effet, Gianpietro est arrivé dans les arts martiaux par l'aïkido alors que j'avais pratiqué aussi le judo, le karaté et le kendo et que ma vision de l'aïkido était très marquée par l'esprit du budo en général. Gianpietro ne voyait que le positif alors que j'avais une vision plus grave de la pratique. Elles s'expliquent aussi en partie par le fait que nous n'avons pas la même compréhension de la langue japonaise et qu'enfin, sans préjuger de la qualité de nos engagements respectifs, Gianpietro

Savignago s'est toujours positionné comme un amateur, je devrais plutôt dire un amoureux de l'aïkido, alors que je suis devenu professionnel, incité à le faire par Kobayashi Sensei lui-même très tôt. Une question demeure, à laquelle je peux en partie seulement répondre, Kobayashi Sensei avait-il le sentiment d'avoir été lui-même trahi, ce qui pourrait alimenter la thèse : « il ne mettait pas tous ses œufs dans le même panier ». Mais j'y reviendrai ultérieurement.

Fermons cette parenthèse et revenons au corps du sujet. Qui pourrait m'expliquer les contradictions suivantes ?

Tout le taijutsu de l'aïkido serait tiré de la pratique de Daito ryu. Cela est pour le moins curieux que Ueshiba Morihei consacre toute sa vie à l'étude des arts martiaux et qu'il crée sa propre école en utilisant exclusivement ce qu'il a étudié pendant quelques mois. C'est d'autant plus étrange qu'il fut exclu de Daito ryu, accusé d'avoir enseigné sans autorisation des Higi waza (techniques secrètes). Pathologie du lien : Ueshiba se réclamerait de l'enseignement d'un maître par lequel il a été rejeté. J'ai vu autrefois nombre d'enseignants, plein de bonne volonté, nous expliquer à travers des gestes aussi superficiels que tirés par les cheveux que tout le taijutsu est tiré des techniques de sabre. C'est extrêmement intéressant, surtout quand l'on sait que Takeda Sokaku n'avait pas reçu l'autorisation pour enseigner les armes de Daito ryu et qu'il a contourné le problème (autre pathologie du lien) en enseignant les techniques de sa famille (il était de famille de samurāi). J'aimerais donc que l'on m'explique là la correspondance entre ces deux ensembles : le taijutsu de l'aïkido est tiré de celui du Daito ryu et de la pratique du sabre de ce clan alors que Takeda enseigne une autre technique d'arme.

L'aïkiken et l'aïkijo seraient en voie de disparition, n'auraient peut être même jamais existé. Bien sûr, Ueshiba Morihei a étudié chez Yagyū et le Yagyū Shinkage ryū est la seule école de sabre où l'on se tient de profil, comme en aikiken. Mais il s'agit certainement d'une pure coïncidence. En tout cas, pour moi, il est évident que les techniques étudiées auprès de Kobayashi Sensei et celles de Yagyū Shinkage ryū sont parentes. Quand je lis Heiho Kandensho, je retrouve de multiples éléments tactiques et stratégiques qui corroborent l'exposé technique de Kobayashi Sensei. D'autres indices m'intéressent. J'ai visité de nombreuses fois la maison de Yagyū et le musée privé et j'ai noté, par exemple, que les boken ayant appartenu à Yagyū Munenori

sont caractérisés par leurs arrêtes supérieures quasiment droites, ce que Kobayashi Sensei affectionnait tout particulièrement. Il faisait fabriquer des boken correspondant exactement à ce type, il m'en a offert deux que j'utilise depuis vingt cinq ans. A ma connaissance, il n'a étudié l'aïkiken qu'avec Ueshiba Morihei. Alors, pourquoi ne revendique-t-on pas ce lien à Yagyū Shinkage ? Est-ce que cela créerait des obligations à la famille Ueshiba envers Yagyū ? Est-ce que cela atténuerait l'image de génie de O Sensei ? En tout cas, la dérive de la pratique des armes vers différentes écoles de kenjutsu, de jojutsu et iaido ne fait que créer de la confusion et invalider les bases posturales essentielles du taijutsu d'aïkido. On voit là une des conséquences d'un lien non assumé, la disparition d'une partie de l'aïkido.

Je vous rappelle que les systémiciens savent que les familles dans lesquelles les loyautés ne peuvent s'exprimer souffrent de violences intérieures et finissent par mourir. Si je continue à avancer sur cette question des anomalies de transmission intergénérationnelles, au risque de choquer, je dois dire que le passage de O Sensei au premier Doshu Kishomaru Ueshiba, son fils, a été pour le moins contesté. Hormis des raisons idéologiques que j'ai évoquées plus haut à propos de la création d'une dynastie Ueshiba qui pourraient amplement justifier cette contestation, il en est d'autres, de moindre envergure qui ont nourri des diatribes infinies contre ce fils jugé incapable de succéder à son père. J'ai une position qui est dialectique en ce qui concerne cette question.

Ou bien Ueshiba Morihei a réellement transmis son aikido à son fils et cela signifie que l'énorme frustration ressentie par les prétendants au titre trouve son origine dans une immaturité qui dément la maîtrise et qui remet sérieusement en question la profondeur de l'enseignement fait par Ueshiba Morihei lui-même. Car, enfin, Ueshiba Kishomaru était effectivement l'un des plus anciens et sa proximité naturelle avec son père pourrait invalider les discours bien connus selon lesquels leurs points de vue sur l'aïkido étaient totalement divergents et source de conflits entre eux. Cette dernière hypothèse signifierait une pathologie du lien père-fils qui invaliderait en partie la capacité de transmission de Ueshiba Morihei. Les proches du Tokyo Hombu participent indirectement à l'invalidation de Kishomaru Ueshiba en disant de manière systématique et en toute occasion que l'actuel Doshu, Ueshiba Moriteru, le petit-fils de Ueshiba Morihei, est absolument légitime car son

aïkido est l'exact reflet de celui du grand-père et pas du tout de celui de son père !

Ou bien, Ueshiba Morihei a vraiment voulu transmettre à Tohei Sensei, comme cela est dit bien souvent, et Ueshiba Kishomaru n'a pas accepté cette transmission, ce qui signifierait le non-respect des volontés du père et du maître et donc une pathologie du lien filial. Enfin, une telle transmission à Tohei ou à Kishomaru a manifestement été vécue comme une trahison par les élèves à l'engagement exemplaire comme Saito Sensei, Kobayashi Hirokazu Sensei, probablement Hikizuchi et même, si j'en juge par les récits qui m'ont été faits, Sunadomari et probablement d'autres encore. C'est un fait que dans de telles relations, chacun ne mesure que l'intensité de son propre engagement et, à défaut d'une abnégation totale et d'un détachement exemplaire, chacun se sent forcément trahi s'il n'est pas l'élu. J'ai eu l'occasion d'assister à des conversations entre certains de ces maîtres et Kobayashi Sensei dans lesquelles la thématique unique était la haine vouée à Ueshiba Kishomaru, précisément à cause de sa position. J'ai entendu des propos dans la bouche de plusieurs maîtres célèbres prêtant à Ueshiba Morihei les paroles suivantes : « Kishomaru n'est pas le fils de mon âme, il n'est que le fils de ma chair ». Encore une fois, si cela était vrai, ce serait le signe d'un manquement grave à des loyautés familiales et si cela n'est pas vrai, de tels propos dans la bouche de disciples sont une atteinte grave à la relation à laquelle ils prétendent. Je crois que je ne serai jamais en possession des éléments pour trancher, je devrai me contenter de dire qu'un jour à Louxor, alors que nous dînions après avoir visité la Vallée des Rois, Kobayashi Sensei m'a avoué brièvement qu'il avait éprouvé le sentiment d'avoir été trahi par Ueshiba Morihei qui n'avait pas su transmettre à temps. Ces dernières volontés auraient été contestées du fait que, dans les dernières semaines de sa vie, il n'avait pas toute sa raison.

En vérité, je n'y crois qu'à moitié car quand je vois le nombre de prétendants à la filiation spirituelle de Ueshiba Morihei, je me dis que ce dernier se trouvait devant une problématique insoluble. En fait, la tradition des arts martiaux aurait pu donner une réponse valable. En effet, elle voulait que le maître transmette le nom de l'école à une seule personne mais que tous les autres disciples aient légitimité pour, à la fois créer une autre école avec un autre nom et revendiquer la filiation avec le maître. Cette solution, qui aurait permis de pacifier les rela

tions entre les disciples et entre eux et le fils, avait bien sûr l'inconvénient de réduire l'empire Ueshiba à une seule maison. Est-ce là la raison pour laquelle cette transmission est restée aussi obscure, j'avoue ne faire là que des suppositions, mais je crois qu'elles sont à même de susciter des réflexions.

Quant à la transmission de Kobayashi à ceux qui prétendent avoir été ses élèves, ce n'est pas plus reluisant. Kobayashi Sensei a clairement discrédité en Europe ses élèves japonais en tenant des propos ambigus, à la fois sur leur compétence et sur leur loyauté. Faisant suite à notre conversation de Louxor, il a voulu participer activement à la création de l'organisation Kokusai Aikido Kenshukai Kobayashi Hirokazu Ha dont il a été le premier Soshu et qu'il m'a transmise ensuite. Mais il a laissé planer aussi bien au Japon qu'en Europe des doutes dans l'esprit des différentes parties candidates à la succession. Aujourd'hui, j'ai conscience d'avoir hérité de lui de la connaissance, des gestes, une éthique, une philosophie, mais rien qui soit d'ordre matériel. Je me succède à moi-même à la tête d'une organisation composée de groupes que j'avais moi-même créés ou initiés. Cela est bien ainsi car cela répond à un point de son enseignement sur lequel il n'était pas équivoque : « Je ne t'aiderai jamais, je ne peux que te donner des épreuves ».

Alors peut-être est-ce une manière de transmettre qui commence à la génération de Ueshiba Morihei et qui consiste à faire du disciple un ronin, sachant que l'isolement dans lequel se trouve le ronin est un gage de fidélité bien plus fort que tous les liens de Daimyo à Samurai, et l'oblige à développer sa compétence, car il doit toujours lutter pour exister.

En tout cas, dans notre famille aussi si Gianpietro Savignago n'était pas l'homme bon et généreux qu'il a toujours été, si Jean-François Riondet n'était pas l'homme le plus pacifique de la terre, nous pourrions nous combattre âprement au lieu du statut quo qui existe entre nous et qui préserve les sentiments d'amitié et de respect mutuel. Il est étonnant de constater le nombre de personnes qui prétendent avoir été élève de Kobayashi Sensei après sa mort. J'ai vécu si proche de lui que je peux dire sans coup férir qui fut et qui ne fut pas élève de ce maître. Pour moi les imposteurs sont bien plus nombreux que les prétendants légitimes. Je pense aussi que les élèves japonais ont dû vivre un vrai sentiment de trahison quand il a fondé Kokusai Aikido Kenshukai Kobayashi Hirokazu Ha avec nous,

certains d'entre eux ont d'ailleurs été candidats à l'admission dans cette organisation, puis se sont rétractés ensuite sous la pression du groupe japonais. Tout cela me semble bien regrettable car l'aïkido de Kobayashi Hirokazu est aujourd'hui divisé en différentes fractions qui, même si elles ne se combattent pas, ne s'entraident pas.

Alors, je puis aisément imaginer ce que ce fut à la mort de Ueshiba Morihei, une armée de disciples sortis de l'ombre pour revendiquer une succession à morceler l'aïkido à l'infini et cela peut peut-être expliquer le réflexe du Tokyo Hombu de prendre le contrôle pour maintenir un peu de cohésion.

En conclusion, je dois dire que je n'ai pas de doute sur le fait qu'il y a une véritable pathologie du lien intergénérationnel en aikido qui est la cause principale des affrontements entre les différents courants. La guerre est particulièrement violente en France à cause de la volonté de notre Etat jacobiniste de mettre tout l'aïkido sous le même chapeau. A mon sens, l'aïkido est multiple parce que chaque courant correspond à une histoire, celle d'une relation entre un maître et un disciple, et à un besoin. Les pratiquants qui viennent chez moi attendent quelque chose qu'ils ne trouveraient pas ailleurs et inversement. C'est cette multiplicité qui fait la qualité et pour rétablir la cohérence, il suffirait que quelques responsables se mettent autour d'une table en laissant de côté les animosités liées à des revendications de légitimité unique.

Je dois dire enfin que, comme je l'ai déjà souligné dans de nombreux ouvrages, quels qu'aient été les idées de Ueshiba Morihei et ses engagements avant la guerre, on ne peut pas lui retirer le fait d'avoir été sincère dans sa volonté de développer un art de paix et dans les visions humanistes qui ont entouré cette création. Il a vécu son purgatoire sur terre et c'est tout à son honneur. Kobayashi Sensei l'a toujours décrit comme un homme bon et je pense que nous ne sommes pas fondés à juger un homme sur une seule partie de sa vie. Même si je crois nécessaire d'être critique, de ne pas avaler les couleuvres mystiques, nous lui devons de considérer toute sa vie et nous devons à l'aïkido de dire la vérité, y compris la part d'ombre, car c'est le seul moyen d'assainir les liens intergénérationnels. ■

Merci de bien avoir voulu nous recevoir. J'aimerais tout d'abord vous poser quelques questions sur votre parcours en aikido. Vous souvenez-vous de pourquoi vous avez commencé ?

En 1983 j'ai commencé à faire du karaté, plus exactement du karaté Shotokan, car à l'époque c'était la seule chose que l'on trouvait en Roumanie. J'ai pratiqué huit ans, jusqu'en 1991, donc jusqu'après la Révolution. C'est alors que je suis allé en Allemagne comme étudiant et que j'y ai travaillé. C'est là qu'a eu lieu ma première rencontre avec l'aïkido.

Où était-ce ?

A Nuremberg, mais ne me demandez pas qui était le professeur, je ne m'en souviens plus. Mon professeur de karaté était très intéressé par l'aïkido et il m'avait donné deux livres de Koïchi Tohei, que j'ai dévorés. Ainsi m'est venu l'idée de faire, parallèlement au karaté, de l'aïkido. C'est

Horst Schwickerath
Beaumont/F

ce que j'ai fait pendant environ deux ans, jusqu'en 1993. Mais tout cela, je le faisais seul, avec des livres et des cassettes vidéo. Mon professeur de karaté a alors déménagé, mais un jour il m'a téléphoné pour me dire qu'un maître japonais allait donner un stage d'aïkido à Busteni. Jusqu'alors tout ce que je savais c'est qu'à Bucarest M. Ionescu donnait des cours d'aïkido. Le gros problème était de savoir si